

Angers Nantes Opéra. Oratorios de Carissimi et Histoires sacrées de Charpentier dans les églises de Nantes

Angers Nantes Opéra. Baroque,
Histoires sacrées, 16
septembre-3 octobre 2015.

Carissimi et Marc-Antoine
Charpentier. Au XVIII^e, la
ferveur religieuse s'éprouve
dans le cadre théâtral de
l'oratorio, nouveau genre né en



Italie simultanément à l'opéra : chanteurs et instrumentistes ressuscitent les grands actes héroïques des premiers martyrs chrétiens. A Rome, le génie de Carissimi s'affirme (Jonas et Jephté), à tel point que les compositeurs français et européens se pressent pour recevoir la leçon du maître romain : Marc-Antoine Charpentier venu à Rome comme peintre, découvre la force de la musique et du chant le plus expressif et le plus sensuel (alliance réalisée quelques décennies précédentes en peinture par Caravage) : il sera compositeur et maître de l'oratorio, genre rebaptisé en France, après sa formation auprès de Carissimi, « histoire sacrée ». En témoigne Le Reniement de Saint-Pierre, chef d'oeuvre de 1670, affirmant au moment où Lully crée l'opéra français pour Louis XIV à Versailles (tragédie en musique), le génie d'un Charpentier soucieux de sensualité italienne autant que de déclamation française, expressive et onirique. Pour autant Charpentier n'oublie le drame, et la structure de ses Histoires italiennes, exploitent toutes les possibilités expressives de

la musique, en particulier quand l'enchaînement des épisodes favorise caractérisation, coup de théâtre, contrastes saisissants... A Rome au début des années 1660 (à 17 ou 18 ans), Charpentier concentre une rare expérience de l'oratorio tel qu'il était pratiqué alors par Carissimi mais aussi les frères Mazzocchi, Orazio Benevoli, Francesco Beretta : il apprend à leurs côtés, à maîtriser une langue sensuelle et dramatique d'une séduction inconnue en France. L'auteur de Médée (1693), fut nommé au poste prestigieux de maître de musique à la Sainte-Chapelle de Paris (1698, à 55 ans) : il y compose sa fameuse Messe Assumpta est Maria, sommet de la ferveur baroque française du Grand Siècle. Molière ne s'était pas trompé en préférant alors Charpentier à Lully, pour ses comédies ballets, quand Lully préféra s'engager avec passion dans le genre de la tragédie lyrique. Même s'il n'eut aucun poste officiel à Versailles, Charpentier très apprécié du parti italophile (Duc de Chartres), suscita néanmoins l'estime de Louis XIV qui la gratifia d'une pension pour service rendu aux Bourbons, entre autres pour les musiques composées pour les messes du Grand Dauphin (début des années 1680).

**Angers Nantes Opéra dans les églises de Nantes
dès le 16 septembre et jusqu'au samedi 3 octobre**

2015, puis et à Angers à la Collégiale Saint-Martin, les 15,16,18, 19 mars 2016 (20h) offre un florilège spectaculaire de l'art de l'oratorio romain aux histoires sacrées françaises, excellence d'une transmission étonnante entre France et Italie, Carissimi et Charpentier.

Informations
Réservations

Programme : *Histoires sacrées*

3 oratorios de Carissimi à Marc-Antoine Charpentier

Jonas de Giacomo Carissimi

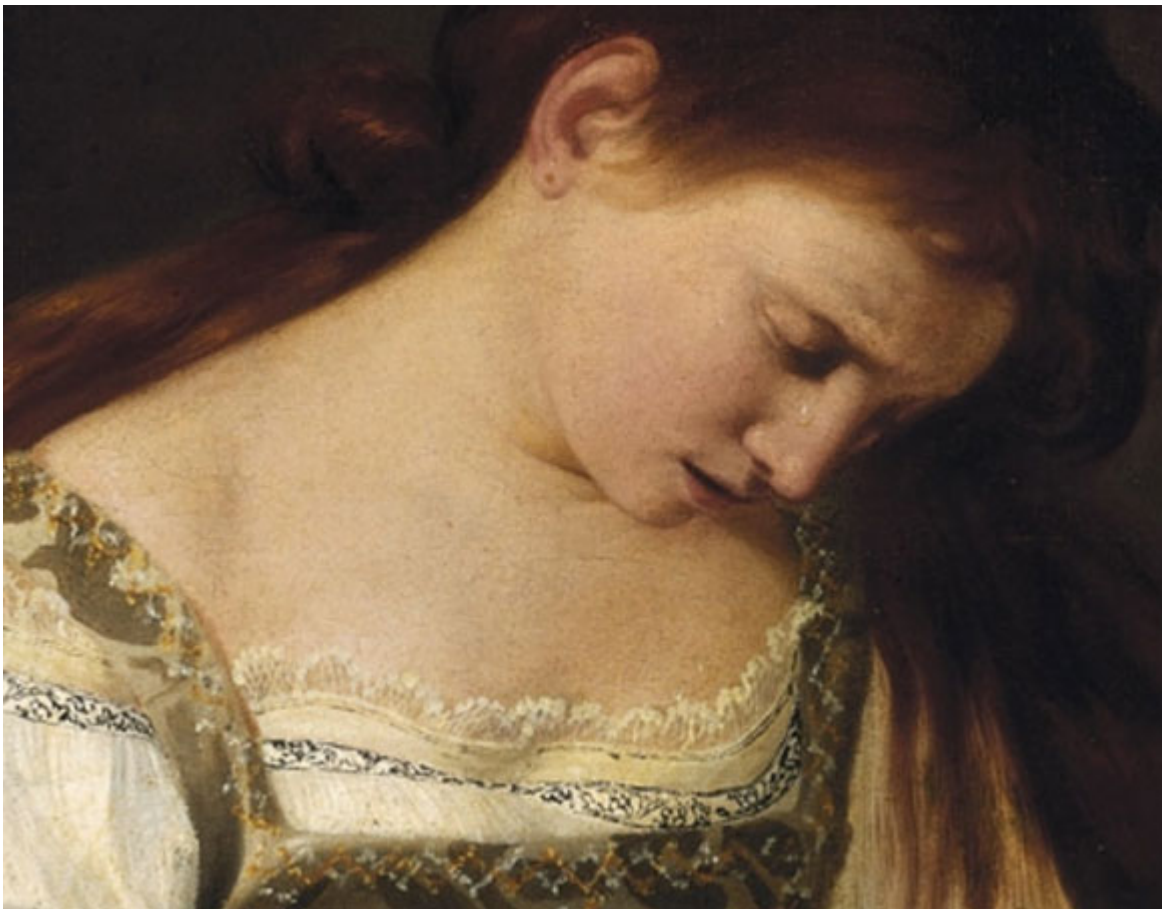
Oratorio pour solistes, chœur, cordes et basse continue. Créé à Rome.

Le Reniement de saint Pierre de Marc-Antoine Charpentier

Oratorio pour solistes, chœur et basse continue. Créé à Rome ou Paris, vers 1670.

Jephté de Giacomo Carissimi

Oratorio pour solistes, chœur et basse continue. Créé à Rome, vers 1645.



La figure du Dieu baroque telle qu'elle est illustrée par

Charpentier et Carissimi au XVII^e est une instance punitive et inflexible. Les actions représentées appellent à l'humilité, la contrition, la soumission aux injonctions divines... Les héros éprouvés suscitent chez les « spectateurs/auditeurs », un profond sentiment de compassion. Rien de tel pour susciter les vocations et convertir les fidèles venus en masse assister aux drames sacrés. Jonas est avalé par la baleine parce qu'il avait désobéi à l'ordre divin ; Pierre est ici puni voire humilié parce qu'il a renié sa foi ; surtout, chez Carissimi, Jephté doit immoler son bien le plus précieux, sa propre fille (un thème que l'on retrouve dans d'autres épisodes à l'Opéra : Abraham sacrifiant son fils Isaac, ou Idoménée devant tuer son fils Idamante... mais à la différence de Jephté définitivement perdue, une main salvatrice vient au dernier moment sauver l'innocente victime). Ainsi les dieux ont soif : il leur faut du sang humain, preuve de la soumission terrestre au ciel rageur et avide. Développé puis perfectionné pour les Oratoriens de Philippe de Néri (dont l'ordre fut officialisé par le Pape Grégoire XIII en 1575), la forme de l'oratorio prolonge les premières expériences de chants expressifs (polyphonies doxologiques ou laudes). Avec Carissimi, la musique offre un cadre et un rythme dramatique au texte ; son impact sur les foules suscite l'adhésion des croyants, ainsi l'oratorio romain est-il favorisé par le pape pour convertir les âmes perdues depuis la Réforme. Dans les années 1640, Carissimi reprend à son compte les modèles de musique sacrée théâtrale fixée par Emilio de'Cavalieri et Monteverdi, au début du XVII^e : il en découle cette langue sensuelle et expressive que Charpentier exporte à Paris à la fin des années 1660 : continuité, transmission, sublimation.

Mise en scène : Christian Gangneron

costumes : Claude Masson

avec

Hervé Lamy, Jonas, Pierre, Jephté

Hadhoum Tunc, *la fille de Jephté*

Chœur d'Angers Nantes Opéra, dirigé par Xavier Ribes

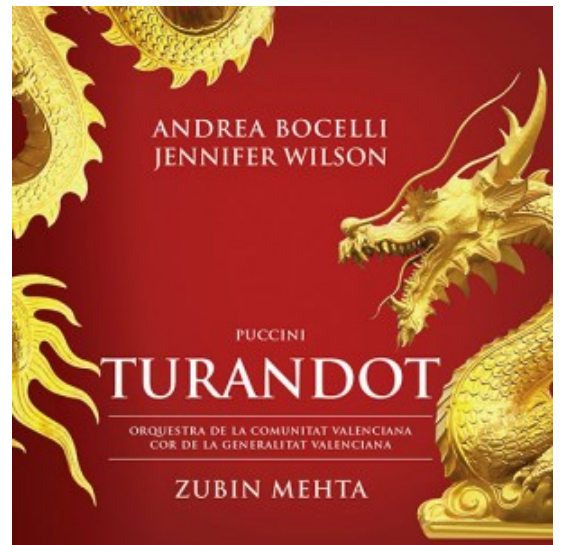
Ensemble Stradivaria, dirigé par Bertrand Cuiller

Reprise Angers Nantes Opéra, créée le mercredi 16 septembre 2015 à Nantes, d'après la production de l'Atelier de recherche et de création pour l'art lyrique, créée à l'abbaye de Pontlevoy le 6 septembre 1985.

Illustration : Caravage : l'Incrédulité de Saint-Thomas,
Marie-Madeleine pénitente (DR)

**CD, compte rendu. Puccini :
Turandot (Bocelli, Wilson,
Mehta, 2014)**

Dans **Turandot** pour une fois, le titre de l'opéra indique clairement la prééminence du personnage féminin : si le premier acte la rend absente car il est conduit par le rappel des princes décapités et l'apparition sur scène du nouveau candidat aux épreuves : Calaf (cet étranger dont l'identité véritable sera au III le prétexte d'une chasse répressive des plus



terrifiante), la jeune femme concentre toute l'action aux actes II et III : de gardienne du temple refusant toute sexualité, la fille de l'empereur s'ouvre peu à peu à l'amour. .. de pétrifiée inhumaine, elle devient aimante et humaine : une métamorphose que seule peuvent dévoiler la psychanalyse et bien sûr, l'opéra. Dans cette production discographique qui fait suite aux représentations ibériques (Valencia, printemps 2014), la maîtrise du conteur Mehta s'impose immédiatement, nimbant toutes les scènes d'un souffle souvent prenant. Car le maestro n'en est pas à sa première Turandot, loin s'en faut..

***Zubin Mehta renouvelle avec panache et finesse sa vision de
Turandot***

Flamboyante Turandot flanquée de ses 3 ministres impétueux, nerveux, palpitants



Jennifer Wilson, soprano américaine née en 1966 en Virginie (Fairfax) affirme une langueur incandescente marquée par une blessure ancestrale, celle de la princesse qui la précédée, humiliée assassinée par un prince étranger, icône douloureuse à

laquelle Turandot s'est dédiée en une dévotion exclusive. La cantatrice affirme un tempérament vocal affirmé et sauvage, entre puissance et tempérament de feu dotée d'aigus perçants et soutenus que Zubin Mehta connaît bien pour l'avoir dirigée en Brünnhilde dans son Ring de 2010. Aux 3 énigmes posées la soprano apporte une constance enflammée habitée par l'ombre de son aînée martyrisée.

D'autant que malgré le déséquilibre de la partition, – laissée inachevée après la mort de Puccini (après la scène de torture de Liu au III), **Zubin Mehta** impose une baguette généreuse, souvent somptueusement narrative ciselant l'une des partitions les plus spectaculaires et modernes (harmonies et instrumentarium) de Puccini. Le chef sait exprimer avec un réel souffle les miroitements de ce conte oriental pour lequel le compositeur a façonné un imaginaire sonore captivant où les percussions sont souveraines (atmosphère létale du début du III comme un rêve qui s'étire et trouve sa résolution avec le fameux Nessun dorma du prince Calaf. ...).



Temps fort antérieur avec la scène des 3 énigmes, l'apparition des trois ministres, leur asujettissement au rituel épuisant de la cour impériale, aux préparatifs de la cérémonie des énigmes, leurs états d'âme portés par trois chanteurs très en verve et en

finesse (ce qui est rare) de surcroît excellemment enregistrés (avec le Pong tout en finesse grave de **German Olvera**, un baryton mexicain timbré au phrasé passionnant et qui fait l'honneur du centre de perfectionnement Plácido Domingo au Palau de les Arts Reina Sofia de Valencia : retenez ce nom, c'est l'une des révélations de la nouvelle Turandot). D'une constance juvénile à toute épreuve, le chant soutenu parfois dur du ténor vedette **Andrea Bocelli** soutient tous les

défis de sa partie. Mais à force d'être seulement vaillant en toute circonstance, le ténor manque de nuances et l'on se demande quand même comment à son contact, la princesse frigide s'infléchit au désir suscité par cet étranger un rien raide.

L'argument principal de cette nouvelle version demeure les chatolements sonores, le raffinement instrumental que parvient à obtenir Mehta et l'exceptionnelle incarnation des trois ministres impériaux Ping, Pang, Pong (**German Olvera, Valentino Buzza, Pablo Garcia Lopez**) qui ici gagnent une réelle vérité dramatique, intensifiée par la prise de son très équilibrée) : à chacune de leur intervention, en accord avec un orchestre nerveux et sensuel, la réalisation rend honneur à l'une des partitions les plus enchanteresses du grand Giacomo. Que du bonheur.

Les nouvelles productions sont rares et cette Turandot fait honneur au prestige de la marque jaune. Orchestrale ment intéressante car Mehta exploite très judicieusement l'orchestre espagnol, vocalement honorable voire prenante la version est une belle surprise de cet été 2015. (Parution : 31 juillet 2015).

CD. Giacomo Puccini : Turandot. Andrea Bocelli, Jennifer Wilson, German Olvera, Valentino Buzza, Pablo Garcia Lopez... Coro de la Generalitat Valenciana, Orquestra de la Comunitat Valenciana. Zubin Mehta, direction. 2 CDs 0289 478 82930.

Compte rendu, concert. Saint-Céré, le 8 août 2015. JS Bach : Passion selon Saint Jean. Anass Ismat, direction.



En ce troisième jour de notre parcours à **Saint-Céré**, la pluie s'est invitée à la fête, obligeant ainsi les responsables du festival à replier vers la Halle des sports le concert prévu au château de Castelnaud Bretenoux. Au programme de ce samedi soir, **la Passion selon Saint Jean de Johann Sebastian Bach (1685-1750)**; l'oeuvre baroque marque le retour au festival de Saint Céré du grand oratorio. Créée en 1724, la Passion selon Saint-Jean est une oeuvre maintes fois reprise et adaptée par Bach. Pour « compenser » certaines faiblesses du texte de l'évangile selon St Jean, peu développé sur quelques points, notamment sur les pleurs de Pierre après qu'il ait par trois fois renié le Christ (« lorsque le coq chantera par trois fois, tu m'auras renié ») et la description du tremblement de terre, Bach a puisé selon ses besoins dramatiques dans l'Evangile selon Saint-Mathieu. Pour marquer l'occasion le chef Anass Ismat s'est adressé à l'évangéliste par excellence : Christophe Einhorn. Le ténor alsacien, bien qu'il ait un répertoire assez large, est un grand spécialiste de l'oeuvre de Bach et il l'a démontré une nouvelle fois ce samedi soir.

Amateurs encadrés et solistes défendent le drame sacré de Bach

La Passion selon Saint Jean : le retour du grand oratorio à Saint Céré

Depuis de longues années, le festival de Saint-Céré permet à des amateurs chevronnés de venir se perfectionner lors de sessions intensives de stage. En 2014, ils avaient chanté le Requiem de Mozart avec un certain bonheur ; pour l'édition 2015, ils ont abordé l'un des monuments de la musique baroque, cette Passion selon Saint-Jean de Bach, avec un certain panache. Le début de soirée est d'abord compliqué du côté des sopranos très tendues et parfois à peine audibles, surtout dans les aigus, mais en cours de performance, il nous faut bien admettre qu'ils ont donné de très belles choses à entendre. La diction est excellente, les voix bien préparées et globalement le travail avec **le chef Anass Ismat** et Jean-Blaise Roch, leur chef de chœur et professeur de chant, a donné un résultat remarquable. Côté solistes, grandes satisfactions et impressions plus mitigées se précisent. Ainsi le jeune ténor Laurent Galabru, que nous avons apprécié en 2014 dans Le voyage sur la lune, déçoit quelque peu ; la diction est excellente, mais musicalement sa prestation est trop tendue et il est à la peine dans les aigus dans ses deux arias ayant même parfois du mal à aller au bout de ses phrases. De même la mezzo soprano, Eva Gruber a bien du mal à convaincre ; ses deux arias sont assez monocordes et plutôt lisses. En revanche, les voix graves séduisent au delà de



toute attente; Marc Labonette (Jésus) et Paul Henri Vila (Ponce Pilate) affirment une belle assurance; les voix sont rondes, chaleureuses, larges; elles couvrent sans peine la tessiture des arias qui leur sont dévolus (même si, malheureusement Vila n'en n'a eu qu'un seul à chanter). La soprano Anaïs Constans séduit également; sa diction est claire nette, précise et ses deux interventions sont sobres. Quant à Christophe Einhorn, il campe un évangéliste remarquable. Le charismatique ténor strasbourgeois impose un rythme dynamique, vif qui ne relâche jamais la tension. Il passe d'un moment de violence intense à un moment de tendresse (de Jésus mourant envers sa mère par exemple) ou de douleur sans que quiconque s'aperçoive de quoi que ce soit tant il y met de subtilité. Samedi soir, c'est le chef d'origine marocaine Anass Ismat qui dirige l'orchestre Opéra Éclaté. Les musiciens qui ont trois chefs différents (Dominique Trottein pour Falstaff et Jérôme Pillement pour La Périchole, complètent le « trio ») s'adaptent avec un professionnalisme rare à la battue du jeune maestro. Anass Ismat dirige d'une main ferme un orchestre curieux et disponible intégrant aussi l'organiste Marcello Gianini.

Le chœur des stagiaires du festival de Saint-Céré ont affronté crânement une partition particulièrement difficile. Dommage qu'aux côtés d'un telle investissement défendu par les « amateurs », certes encadrés, le quintette de solistes ne soit pas aussi cohérent que nous l'attendions, l'évangéliste étant un rôle à part. Malgré tout son talent, Laurent Galabru nous a semblé vraiment trop jeune pour chanter cette Passion vocalement redoutable; et une mezzo plus charismatique aurait également été bienvenue. Néanmoins le travail d'ensemble, artistique et pédagogique, est, globalement, très satisfaisant.

Compte rendu, concert. Saint-Céré. La Halle des sports, le 8 août 2015. Johann Sebastian Bach (1685-1750) : Passion selon Saint Jean. Christophe Einhorn, l'évangéliste; Marc Labonette, Jésus; Paul Henri Vila, Ponce Pilate; Benjamin Villain, Pierre; Anaïs Constans, soprano, Eva Gruber, mezzo soprano; Laurent Galabru, ténor; Marcello Gianini, orgue; Orchestre Opéra Éclaté; chœur du stage de chant choral; Anass Ismat, direction.

Compte rendu, opéra. Saint-Céré, le 7 août 2015. Offenbach : La Périchole. Opéra Éclaté, Jérôme Pillement

Pour la seconde étape de notre périple musical, nous nous retrouvons, pour la dernière année (le futur théâtre de l'usine devant être livré début 2016), à la Halle des sports de Saint-Céré pour une représentation de **La Périchole**. Le petit bijou lyrique de **Jacques Offenbach (1819-1880)** fut créé en 1868 puis re-créé en 1874 après que l'oeuvre ait été remise sur le métier et corrigée pour partie par le compositeur; et c'est d'ailleurs la version de



1874 qui nous était présentée en cet étouffant vendredi soir d'été. Cette nouvelle production est une coproduction du festival de Saint Céré, allié pour la circonstance avec Les Folies d'O de Montpellier. Pour l'occasion, la mise en scène est réalisée à quatre mains par Olivier Desbordes et Benjamin Moreau. **Depuis 2013, Olivier Desbordes** régale son public avec des mises en scène plutôt convaincantes dont nous avons déjà rendu compte dans nos colonnes (Lost in the stars, Le voyage dans la lune). Lors de cette édition 2015, il remet à l'honneur le fameux opéra bouffe de Jacques Offenbach : La Périchole. L'oeuvre avait déjà été donnée par le passé et revient sur le devant de la scène en faisant peau neuve en une nouvelle production.



Avec Benjamin Moreau, **Olivier Desbordes** signe une mise scène dynamique et très cocasse, mais d'une certaine bridée manquant de délire et de glissements déjantés qui auraient pu en faire une production idéale. Si les décors sont dépouillés, les costumes eux sont bien adaptés aux personnages; ainsi le Vice Roi, censé se promener incognito débarque sur scène grimé en rappeur

(dont il adopte le langage) provoquant l'hilarité du peuple de Lima, qui a bien compris à qui il a affaire, et d'un public conquis. Il faut bien avouer aussi que voir Don Pedro de Hinoyosa et le comte Miguel de Panatellas arriver costumés en indiennes est tout aussi cocasse, voire franchement hilarant. Autant de costumes et d'accessoires qui remplacent avec bonheur les éléments de décors éliminés au profit du reste.

Vocalement, la distribution convoquée séduit dès le début  **de la soirée.** La jeune **Héloïse Mas** est une Périchole mutine, drôle, sans complexes mais avec les pieds sur terre; pauvre chanteuse des rues, crevant la faim, le coup de foudre de Don Andrès de Ribeira est une aubaine pour elle, aubaine qu'elle compte bien utiliser à son avantage. La voix est ferme, ronde, chaleureuse et dès la scène d'entrée, avec un Piquillo mordu de jalousie, elle s'impose comme une future grande titulaire du rôle; les quatre airs dévolus à Périchole sont chantés sans faiblesses. **Marc Larcher** est aussi déchainé que sa partenaire : il incarne un Piquillo amoureux transi, éprouvé par sa compagne dont la forte personnalité le fait souvent tourner en bourrique. Larcher possède lui aussi une voix prometteuse à la tessiture large qui donne au personnage de Piquillo, une assurance trempée, style beau ténébreux, dont il se sert avec talent. C'est **Philippe Ermelier** qui campe Don Andrès de Ribeira, vice roi du Pérou. En vieux briscard de la scène, Ermelier entre dans la peau de son personnage avec une aisance déconcertante. Comédien de talent, il joue les rappeurs (costume sous lequel il pense pouvoir se promener dans les rues de Lima sans être reconnu) avec délice. Cependant, c'est aussi un grand naïf et il tombe, tel un fruit trop mûr, dans le piège tendu par la Périchole qui veut à tout prix s'évader de la prison où il l'a mise avec son cher Piquillo. La voix grave et parfaitement maîtrisée de l'artiste séduit et ensorcelle pendant toute la soirée.

Parmi les piliers du festivals, on retrouve l'excellent ténor

Éric Vignau, lequel, comme lors de l'édition 2014, a assuré trois concerts d'affilé (Falstaff le 5 août dernier et dont nous rendrons compte après la représentation du 10, puis un récital de mélodies juives hébraïques le 6 août). L'artiste, familier du rôle de Don Pedro de Hinoyosa, en fait un personnage hilarant tant il a peur de perdre la faveur de ses supérieurs; comédien consommé, son Don Pedro reste une performance inclassable, convaincante et très personnelle. Saluons aussi les très belles performances de **Yassine Benameur** en comte de Panatellas et du trio de cousines constitué de **Sarah Lazerges, Flore Boixel et Dalilah Kathir**, une autre habituée du festival de Saint Céré. Ultime personnage de La Périchole, le chœur d'Opéra Éclaté joue et chante avec gourmandise une oeuvre pétillante. Dans la fosse, ou plutôt sur le côté de la scène, Jérôme Pillement dirige avec entrain l'orchestre d'Opéra Éclaté. Si la différence entre l'orchestre de Montpellier et la formation réduite du festival de Saint Céré peut surprendre quiconque ne connaît pas ou mal la structure Opéra Éclaté, l'orchestre n'a pas à rougir de la prestation qu'il donne à entendre au public venu nombreux. Le geste dynamique, léger et aérien de Jérôme Pillement donne à cette Périchole la touche de folie indispensable pour parachever une production scénique plus mesurée mais globalement réussie.

Compte rendu, opéra. Saint-Céré. Halle des sports, le 7 août 2015. Offenbach : La Périchole, opéra bouffe en trois actes sur un livret d'Henri Meilhac et Ludovic Halévy. Héloïse Mas, La Périchole; Marc Larcher, Piquillo; Philippe Ermelier, Don Andrès de Ribeira, vice-roi du Pérou ... chœur et orchestre Opéra Éclaté; Jérôme Pillement, direction. Benjamin Moreau et Olivier Desbordes, mise en scène; Pascale Péladan, chorégraphie; Jean Michel Angays, costumes; Elsa Bélenguier, décors.

CD. Compte rendu critique. Monteverdi : L'Orfeo (Savall, 2002. 2 cd Alia Vox)

CD. Compte rendu critique. Monteverdi : L'Orfeo (Savall, 2002. 2 cd Alia Vox). *Créé devant un parterre princier au château ducal de Mantoue en février 1607, "l'Orfeo" de Claudio Monteverdi est l'ouvrage premier et fondateur de la scène lyrique. Combien de nouvelles productions qui attestent de sa modernité intacte, et le place aux côtés du "Don Giovanni" de Mozart, telle une partition incontournable. En interrogeant le mythe d'Orphée, Monteverdi cible les enjeux du genre lyrique : quel sens et quelle fonction réservés au texte et à la musique : paroles et musique, forme et sujet, autant d'aspects et d'éléments de la machine lyrique, qui aujourd'hui encore, fondent sa spectaculaire réussite auprès des publics.*

Le mythe d'Orphée.

Monteverdi aborde à son tour, après ses contemporains Peri et Caccini, le mythe d'Orphée. Le sujet est d'autant plus fascinant pour les musiciens qu'il met en scène le pouvoir de la musique. Si Orfeo chante tout en s'accompagnant de sa lyre, la violence des sentiments qui l'anime, il incarne aussi la fragilité



de la condition humaine. Deux mouvements inverses fondent le mythe : puissance irrésistible de la musique et du chant ; faillibilité et impuissance du cœur humain. Si le héros infléchit dieux et destin, atteignant même le cœur de l'inflexible Pluton, il s'en montre indigne en étant possédé par les passions qui déterminent sa destinée. Le chantre de Thrace triomphe des forces et des divinités qui le dépassent, tout en étant l'impuissante victime des forces psychiques qui l'habitent et le gouvernent. L'homme baroque ne s'appartient pas. C'est la folie et la déraison qui le pilotent. L'homme est-il condamné à souffrir ? La musique n'est-elle présente que pour lui permettre de mieux prendre conscience de cette détermination misérable ? Le théâtre lyrique n'a-t-il pas pour objet de portraiturer l'homme tragique ? Ainsi est posée l'équation d'Orphée. Dans l'histoire de la musique, Monteverdi en traitant un sujet qui est débattu par les élites, apprécié des princes, donne pour la première fois, le visage de l'opéra moderne.

Construction. L'Orfeo se déroule en cinq actes. Chaque volet est l'occasion d'exposer une idée principale, parfaitement explicite. Musicalement caractérisée selon l'idée motrice du livret de Striggio. A chaque acte, Orphée dévoile un aspect de

sa personnalité.

Le premier acte précise la filiation d'Orphée avec Apollon. Ce sont les Noces éclatantes d'Orphée et d'Eurydice que bergers et nymphes fêtent en une Arcadie ressuscitée. **Au deuxième acte**, rupture de ton et de climat : au bonheur éperdu succède l'éclair tragique. L'annonce de la mort d'Eurydice par la Messagère. Orphée décide de retrouver aux Enfers son aimée. **Le troisième acte**, décrit la force morale du héros : au bord du Styx, pourtant accablé par l'Espérance, Orphée envoûte Caron (Possente Spirto), emprunte sa barque, et pénètre aux Enfers. **Au quatrième acte**, l'initié accomplit la traversée symbolique : il implore, supplie, infléchit par la puissance de son chant et par le pouvoir de la musique, le pouvoir des dieux (Pluton). Remontant aux eaux originelles (le fleuve Styx symboliquement traversé), le héros obtient le retour d'Eurydice. Tout s'inverse : pris de doute, il se retourne et désobéit à l'injonction qui lui avait été faite (ne pas voir son aimée le temps de leur remontée vers la terre) : il perd définitivement Eurydice. Au cinquième acte : Orphée s'épanche à Echo. Il renonce aux femmes, pleure son aimée, devient fou. Il est déchirée par les Bacchantes déchaînées ou accueilli en une apothéose solennelle par Apollon, son « père ». La fin diffère selon les versions choisies, selon les conceptions esthétiques des réalisateurs et des chefs.

L'Orfeo de Monteverdi,

version Savall 2002

Sur la scène du Liceu de Barcelone, maestro Savall en large manteau mantouan (comme celui que portait Claudio lui-même) dirige ses troupes au geste souple, au chant affûté. Affaire de famille: sa fille Arianna est Euridice; son



épouse, Montserrat Figueras, une troublante et si humaine Musica. Lecture sage et même classique, voire érudite, comme l'explique le metteur en scène Gilbert Deflo dans le film documentaire complémentaire au dvd qui a été simultanément édité (Opus Arte). Le fond de scène parcouru de miroirs cite la salle des miroirs du Palais Ducal de Mantoue où fut représenté en 1607 l'opéra de Monteverdi. Le miroir invite à interroger le sens des images, surtout pénétrer le masque des apparences... retrouver le fil d'un itinéraire initiatique visant à ressusciter la culture et le théâtre antique grec. La carrière du poète (un thème cher plus tard à Cocteau) synthétise les facettes de toute destinée humaine : abandon, amour puis perte, impuissance et folie. Sans posséder la fureur latine de l'argentin Garrido (cf. cd édité chez K617: notre référence audio), Savall convainc par quelques tableaux idéalement réussis: Caron (inflexible Antonio Abete) et sa barque, Orfeo (fervent Furio Zanassi) implorant aux dieux. Certes on regrette parfois le manque de mordant, l'absence d'une expressivité plus dramatique dans la caractérisation linguistique des situations : et aussi pour Orfeo et Apollo, des vocalises bien peu précises et propres. Surtout, Sara Mingardo, inoubliable Messageria, annonçant la morsure du serpent et la mort d'Euridice (point de départ de l'acte tragique) reste forte et puissante, digne d'une imprécation

solennelle et déclamatoire parfaitement sobre et hallucinée... Une tragédienne à la hauteur de la partition sombre et si profondément humaine de Monteverdi.

CD. Compte rendu critique. Monteverdi : L'Orfeo, 1607 (réédition). M. Figueras (Musica), A. Savall (Euridice), F. Zanasi (Orfeo), S. Mingardo (Messaggiera), A. Abete (Pluton), A. Fernández (Proserpine),... La Capella Reial de Catalunya. Continuo : A. Lawrence-King, arpa doppia / L. Guglielmi clavecin, organo di legno & regal, X. Díaz-Latorre, théorbe & chitarrone. Le Concert des Nations. Jordi Savall, direction. Enregistrement réalisé en janvier 2002 au Liceu de Barcelone. 2 sacd Alia Vox AVSA 9911.

LIRE aussi notre [dossier Orfeo de Monteverdi](#)

William Christie dirige Les Fêtes Vénitienes de Campra dans son jardin

Thiré (Vendée). Dans les jardins de William Christie, du 22 au 29 août 2015. Les Fêtes Vénitienes de Campra sur le Miroir d'eau dans les Jardins de William Christie, les 22 et 23 août 2015 à 20h30.



Temps forts des 22, 23 et 24 août 2015

Le premier week-end du festival vendéen le plus magique qui soit (samedi 22, dimanche 23 puis lundi 24 août 2015) accueille le premier soir samedi 22 août 2015 à 20h30 sur le miroir d'eau du parc dessiné par William Christie, **Les Fêtes Vénitiennes de Campra** mises en scène par Robert Carsen, production événement qui a fait au début de cette année les beaux soirs de l'opéra comique à Paris ; 2ème et dernière date, le lendemain dimanche 23 août, même



lieu même heure. Campra développe un style d'une irrésistible sensualité : c'est le plus vénitien des Français du Grand Siècle. Sans révolutionner l'art lyrique et le genre théâtral, André Campra (qui ne mit jamais les pieds en Italie et encore moins à Venise) cisèle une orchestration raffinée, des mélodies enivrantes qui chantent la nostalgie d'un Eden amoureux tel qu'il paraît dans les toiles du peintre Watteau (Embarquement pour l'île de Cythère), tel qu'il est aujourd'hui ressuscité dans les Jardins d'un nouvel enchanteur, chef jardinier au goût sûr : William Christie. **Voir et vivre Les Fêtes Vénitiennes de Campra chez William Christie est une invitation irrésistible et l'un des temps forts de l'été 2015.**

✘ **André Campra**, enfant du sud de la France (Aix et Arles), fut dès son arrivée à Paris (1694) adulé comme concepteur de divertissements pour le parti des italophiles (ducs de Chartres, futur Régent et de Sully) : spécialiste des opéras légers et comiques, des opéras ballets sensuels et flamboyants, il doit abandonner ses engagements comme compositeur de musique sacrée en particulier à Notre-Dame (tragédies latines pour les Jésuites). Sa facilité à créer des atmosphères faussement badines car d'une irrésistible nostalgie, s'illustre encore avec finesse dans les divertissements et musiques pour les Nuits de Sceaux de la Duchesse du Maine en 1714 et 1715, puis poursuivant la composition sacrée, livre d'étonnants Grands Motets pour la Chapelle royale de Versailles, propre aux années 1720, inspirés par l'opéra, comme son Requiem, demeuré célèbre et continûment joué, composé à la même période (1722).

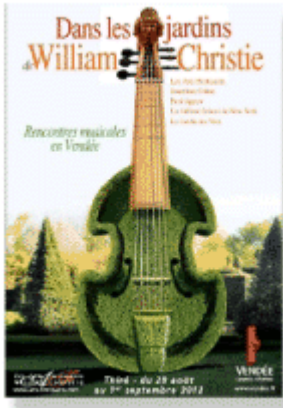
Les Fêtes Vénitiennes confirment le raffinement dont fut capable Campra à Paris dans le genre de l'Opéra-ballet, succédant à ses précédents essais dans le genre : L'Europe galante (1697), Les Muses (1703), annonçant Les Âges (1718). Mort en 1744, Campra poursuit l'œuvre de Desmarets (il finit son Iphigénie en Tauride, créée en 1704). Il succède à Destouches comme inspecteur générale de l'Académie royale de

musique à Paris. Son style aimable et délicat enrichit le genre de l'Opéra-ballet avant que Rameau sous Louis XIV et dans la période qui suit la mort de Campra, ne vienne renouveler le genre avec le génie que l'on sait.



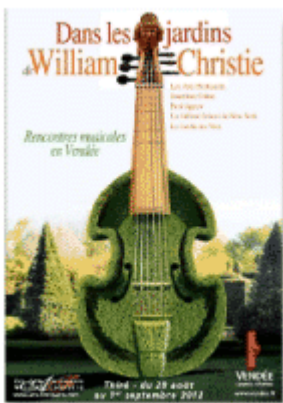
Du Miroir d'eau, vous quitterez Campra dès 22h30 pour rejoindre **l'église de Thiré** : écrin des fameuses « **Méditations** », concert sacré où au coeur de la nuit l'on sera invité à ne pas applaudir à l'issue, car l'enjeu de ce temps d'introspection, est la réflexion et la paix intérieure nées du programme abordé... Les 22 et 23 août à 22h45 donc : plaint-chant et ferveur de Thomas Tallis par William Christie. Durée : 20 mn sans entracte et donc sans applaudissements.

Attention en cas de repli pour mauvais temps, tous les concerts du soir sont programmés à Luçon.



Lundi 24 août 2015, l'église de Thiré affiche à 21h, selon la tradition baroque romaine héritée du XVIIème, un sublime programme **Marc-Antoine Charpentier** dont les deux histoires sacrées choisies sont la grande spécialité de William Christie : **Cécile, Vierge et martyre H 413, Le fils prodigue H 399**. Pour défendre la fine vocalité très italianisante de Charpentier (n'a-t-il pas été formé à Rome par

l'illustre Carrissimi, le créateur de l'oratorio dramatique?), William Christie regroupe ses chers chanteurs du Jardin des voix, l'académie de chanteurs qu'il a fondée. Cette année, les jeunes solistes de la 7ème académie ont pour partenaires d'anciens lauréats au tempérament déjà bien affirmé. Ainsi Thiré devient le temple de la ferveur baroque, édifiante et sensuelle, qui exige articulation et introspection poétique. .. autant de qualités que Bill maîtrise avec une grâce et une finesse inégalée (le label des Arts Florissants annonce d'ici quelques mois un nouvel enregistrement de Cécile justement ... une lecture d'autant mieux défendue et inspirante que la Sainte est aussi la patronne des musiciens. Durée : 1h sans entracte.



Cette année le festival dure jusqu'au 29 août 2015. Dernier temps fort, **les 28 et 29 août 2015** à 20h30 sur le Miroir d'eau : **Un Jardin à l'Italienne**, spectacle défendu par les 6 lauréats 2015 de l'Académie vocale baroque, créée par William Christie, Le jardin des Voix. La soirée reprend la production qui a déjà été présentée au premier semestre 2015, composée d'airs baroques italiens des XVIIè et XVIIIè

siècle (comprenant des mélodies méconnues de Stradella, Vivaldi, Cimarosa...) dont les textes ainsi recomposées et assemblées, construisent un drame propre : l'enjeu de la

conception vise à mettre en avant le tempérament dramatique comme le feu vocal de chaque chanteur (William Christie, direction / mise en scène : Paul Agnew et Sophie Daneman). Durée : 1h30. Si mauvais temps, repli au Théâtre Millandry à Luçon à 21h.

Autre concert à ne pas manquer : récital du jeune baryton français Victor Sicard, jeudi 27 août 2015 à 21h, talent dramatique raffiné et voix souple et onctueuse révélé lors du Jardin des Voix 2013. Concert « Nouveaux Talents », Programme : airs baroques français dont Rameau...

LES PLUS

– Chaque jour de festival, les visiteurs des Jardins de William Christie peuvent suivre la **visite du domaine par les jardiniers** chargés de son entretien (tous les après-midis, du 22 au 29 août sauf le 25 août. Durée 1h).

– **Le jardin la nuit** : à l'issue des concerts sur le Miroir d'eau, accès au jardins éclairés, jusqu'à minuit. Les illuminations réalisées par les techniciens du Département produisent une atmosphère onirique inoubliable.

– en 2015, William Christie lance un concours destiné à créer un jardin éphémère le temps du festival estival (« **Concours Jardin éphémère – Prix Maryvonne Pinault** »). Cet écrin nouvellement dessiné accueillera de nouvelles promenades musicales, concert en plein air, astucieusement implanté dans les bosquets dessinés par William Christie et les lauréats de ce Concours de Thiré. Les premiers lauréats sont Les

Arpenteurs, duo de jeunes architectes inspirés qui vont ainsi créer un nouvel espace intitulé « A l'ombre de la prairie baroque »... tout un programme (contraintes à respecter par les créateurs paysagistes : nouveau jardin entre 50 et 75 m², destiné à recevoir un lieu de musique devant un public composé de 50 spectateurs assis ou debout). A découvrir et à écouter cet été à Thiré.

Les promenades musicales, mode d'emploi

Chaque après midi: ouverture des jardins à 15h30 et jusqu'à 20h15

Les concerts en plein air ou « promenades musicales » ont lieu à partir de 16h45 et jusqu'à 19h, plusieurs fois dans l'après midi (chacune dure 15 mn). Le festivalier choisit parmi les propositions son itinéraire musical à travers le cloître, le mur des cyclopes, le théâtre de verdure, le pont chinois, la terrasse... n'oubliez pas le concert avec Paul Agnew et William Christie en personne (au clavecin) dans le jardin rouge...

Les enfants sont des invités privilégiés : de nombreuses activités leur sont destinées tout au long de l'après midi dont les ateliers en famille (durée : 40 mn, cette année deux thématiques pour petits et grands : *Sentir le rythme, autour de l'opéra italien*).

Rencontre avec les artistes

Chaque après midi de 15h45 à 16h30 : allée des frênes, offre spéciale intitulée « Du bois dont on fait ces flûtes »...



Réservations, informations sur [le site Dans les Jardins de William Christie, festival 2015, du 22 au 29 août 2015](#)

**Innsbruck 2015 : David Hansen
chante Arminio**

Innsbruck. Recréation d'Il Germanico de Porpora : les 12,14,16 août 2015. Alors que Beaune 2015 ressucite en première mondiale son oratorio clé : *Il Trionfo della Giustizia* (lire [notre présentation « Il Trionfo della Giustizia: un oratorio inédit à Beaune », le 24 juillet 2015](#)), le Festival autrichien d'Innsbruck, propose



l'un des temps forts de l'été lyrique, en programmant en récréation mondiale, **Il Germanico de Nicolo Porpora (1868-1768), les 12, 14, 16 août 2015** (au Tirol Landstheater), sous la direction du directeur du Festival, l'heureux successeur de René Jacobs à ce poste, **Alessandro de Marchi**. Porpora reste méconnu, cantonné à l'ombre de Haendel dont il fut le rival flamboyant à Londres dans les années 1730. Maître de Haydn, Porpora incarne l'âge d'or de l'opéra napolitain, trouvant un équilibre subtil entre suprême virtuosité et élégance mélodique, allié parfois à un sens dramatique aigu. A Naples, il est le professeur de chant des plus grands chanteurs napolitains, en particulier du castrat Farinelli pour lequel il compose nombre d'ouvrages mettant en avant la facilité vocale de son élève favori.



Le style de Porpora (chaînon flamboyant de l'art vocal entre Alessandro Scarlatti et Haendel) marque l'art musical du premier tiers du XVIIIème : le Napolitain marque les esprits comme professeur de chant au Conservatoire San Onofrio de Naples de 1715 à 1721 ; il devient le maître du castrat Farinelli (comme des autres chanteurs adulés Cafarelli, favori de Haendel, ou de Hasse), et plus tard de Haydn, Porpora atteint un rare

équilibre entre virtuosité technique et fine caractérisation des personnages qu'il s'agisse d'opéras ou d'oratorios. Porpora, génie de l'art vocal, voyage beaucoup, atteignant même avant Gluck ou Piccinni, un statut européen : il quitte Naples en 1726 pour Venise (où il dirige l'Ospedale des Incurabili) ; puis rejoint Londres en 1733, pilotant la direction artistique de l'Opera de la Noblesse, maison rivale de celle de Haendel. Puis c'est à nouveau Naples puis Venise en 1742 (création de Statira au Grisostomo) où il dirige alors l'Ospedaletto. De 1747 à 1752, Porpora rejoint Dresde où se produit son élève Hasse. Il devient Kappellmeister de la Cour en 1748 avant de gagner Vienne en 1753 : il emploie alors Haydn comme valet ! Ce dernier deviendra son élève enfin, recevant sa maîtrise exceptionnelle de l'écriture lyrique. Pour sa création à Rome au Capranica, il Germanico in Germania de Porpora est créé par Cafarelli, castrat vedette à Naples qui chante aussi pour Haendel à Londres. L'oeuvre est emblématique du génie lyrique de Porpora : elle est composée entre sa résidence à Venise (comme directeur musical de l'Ospedale degli Incurabili, nommé dès 1726) et son arrivée à Londres en 1733 comme directeur du nouveau théâtre rival de celui de la Royal Academy of Music de Haendel, l'Opera of the Nobility. Il Germanico renseigne donc sur l'écriture de Porpora avant qu'il ne compose pour Londres, près de 5 ouvrages majeurs (dont Arianna in Nasso). [LIRE notre](#)

présentation complète d'Il Germanico de Porpora, création mondiale, présentée au Festival d'Innsbruck 2015

distribution de la recreation d'Il Germanico à Innsbruck

Première mondiale, recreation

Nicola Porpora (1686 – 1768)

Il Germanico

Opera seria en 3 actes

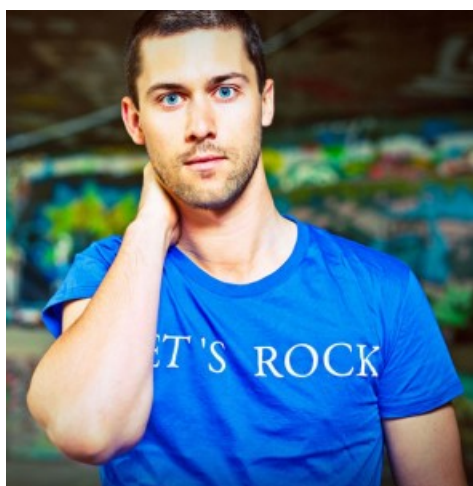
Livret de Niccolo Coluzzi

création à Rome, 1732

direction musicale : **Alessandro De Marchi**

mise en scène : **Alexander Schulin**

Academia Montis Regalis



Patricia Bardon, mezzo : Germanico

David Hansen, contre ténor : Arminio
(portrait ci contre)

Klara Ek, soprano : Rosmonda

Emilie Renard, mezzo : Ersinda

Hagen Matzeit, contre ténor : Cecina

Carlo Vincenzo Allemano, ténor :
Segeste

TIROLER LANDESTHEATER Oper

Les 12 et 14 août 2015 (18h), le 16 août 2015 à 15h

David Hansen, maillon fort d'Il Germanico présenté en création à Innsbruck.

Partenaire de la mezzo Patricia Bardon, Germanico attendu à Innsbruck, le contre ténor australien David Hansen, qui a suscité récemment l'enthousiasme de la Rédaction de Classiquenews pour son premier cd édité par Sony (DHM), et intitulé « Rivals » en référence aux joutes vocales de l'époque des castrats dont évidemment le modèle Farinelli, est le jalon fort de la nouvelle production présentée à Innsbruck. [LIRE notre compte rendu critique du cd de David Hansen, « Rivals » \(DHM\)](#). EN voici un extrait :



Inspiré par les Cafarelli, Farinelli, Bernacchi et Manzuoli, Hansen ose tout, se risque souvent, et relève les défis multiples de ce récital hors normes. En outre, audacieux défricheur, Hansen nous gratifie généreusement de plusieurs inédits dont quelques airs que le frère de

Farinelli, Carlo Broschi, composa pour son parent prodigieux... (Son qual Nave... restitué avec les notations du créateur de l'air).

Plein de santé juvénile et osons dire de testostérone prête à dégainer vocalement, le divo au look ravageur a décidé tout pour réussir et affirmer une très plaisante carrière. Les Cencic ou Scholl connaissent à présent leur successeur. Ce gars là a apparemment une présence, bientôt scénique, à revendre : voilà qui changera des voix étroites au physique maladroit. Pour ses prises de risques, son sens de l'équilibre sur le fil, ce disque est exemplaire et si le talent se confirme ici, voici à n'en pas douter l'un des meilleurs représentants de la jeune génération de haute contre réellement sensationnels.

**Compte rendu, récital vocal.
Saint Céré. Eglise Sainte
Spérie, le 6 août 2015.
Chostakovitch; Aubert; Taube;
Honegger; Ravel; Bernstein;
Algazi; Ullmann. Valérie
Maccarthy, soprano; Sarah
Laulan, mezzo soprano; Éric
Vignau, ténor ; Manuel
Pesquine, piano.**

De retour au festival de Saint-Céré, nous entamons notre séjour lotois par un récital assez particulier. Les artistes invités en ce chaud jeudi d'été ont orienté le concert avec accompagnement au piano, autour de Dmitri Chostakovitch (1906-1975) et de mélodies juives hébraïques. Un intéressant voyage qui part de Russie pour s'arrêter en Autriche, en France et aux États Unis, son terme. Pour cette soirée, placée sous le signe du voyage et, aussi, des souffrances endurées par les juifs au XXe siècle, Valérie Maccarthy, Sarah Laulan, Éric Vignau et leur accompagnateur le pianiste Manuel Pesquine, défendent avec sincérité un programme mordant et troublant.

Musique juive hébraïque en récital

L'église choisie, placée sous le vocable de Sainte Spérie, est certes bien située, en plein centre de Saint-Céré, mais son acoustique, qui s'avère... catastrophique, n'aide pas les chanteurs ni le pianiste. Cependant, et malgré ce handicap sévère, les sons tournent sous les voutes arrivant parfois déformés aux oreilles du public, chacun fait au mieux et c'est d'autant plus appréciable que le défi est de taille. Les trois artistes chantent en quatre ou cinq langues : yiddish, araméen, russe, français et allemand; les deux premières sont plutôt rares, car ne concernant qu'un répertoire limité, et les efforts des chanteurs pour la diction, qu'ils ont particulièrement travaillé en amont, auraient été plus largement récompensés dans un autre lieu. Saluons la judicieuse répartition des différents cycles de mélodies, la beauté des voix, la complicité entre les chanteurs et leur pianiste dont on regrette parfois un jeu intempestif couvrant les voix des chanteurs qu'il accompagne. Dans les deux mélodies de Maurice Ravel (1889-1937), le ténor Éric Vignau fait montre d'une belle musicalité et même s'il semble parfois peu à l'aise avec un répertoire dont il n'est pas vraiment familier, la solidité du métier, le style de l'artiste, pilier du festival, ne craint pas de se mettre en danger en abordant une musique aussi particulière, très belle, très expressive. Si la soprano Valérie Maccarthy possède une voix ferme et plutôt bien maîtrisée, il lui manque le petit brin de folie qui ferait de sa performance une prestation idéale. En revanche la pétillante mezzo soprano Sarah Laulan fait montre d'un humour et d'une présence ébouriffante de bon



augure pour Falstaff, production où elle chante Mrs Quickly. Les deux cycles de Viktor Ullmann (1898-1944), 3 Yiddische lieder et 6 sonnets de Louise Labbé (seuls trois d'entre eux ont été programmés) que Maccarthy et Laulan chantent en alternance sont tissés d'une juste émotion. C'est le cycle de poésies populaires juives opus 79 (onze mélodies) composé par Dmitri Chostakovitch (1906-1975) qui, étant le plus long de la soirée, retient l'attention; chantées en duo ou en solo, les pièces racontent chacune une histoire, approfondissant selon le texte, un sentiment particulier (amour, tristesse, désarroi, joie ...). Et d'ailleurs les trois artistes se détendent quelque peu et les sentiments apparaissent plus nettement qu'en début de soirée. Le public les accueille d'ailleurs chaleureusement, qui reprennent en bis la dernière mélodie du cycle de Chostakovitch.

Saluons l'effort des responsables du festival et les artistes soucieux de varier les répertoires, d'ouvrir des portes pour entraîner leur public vers des musiques assez étonnantes, riches en mélodies et en tonalités diverses, parfois méconnues. Défi d'autant plus méritant que l'église Sainte Spérie, pour ce récital, offrait une acoustique aussi mauvaise. Malgré tout c'est un bel hommage qui a été rendu à Chostakovitch et, avec lui, aux compositeurs d'origine juive qui ont eu à subir l'antisémitisme et les persécutions sévissant au XXe siècle. Rappelons au passage que Victor Ullmann (1898-1944), d'abord interné au camps de Terezin, est mort gazé au camps d'Auschwitz (Pologne) pour avoir critiqué les nazis et leur régime de terreur dans son opéra L'Empereur d'Atlantis, et que Carlo Taube (1897-1944) est également mort en camps de concentration. Deux génies artistes dont la liberté fut durement éprouvée.

Compte rendu, récital vocal. Saint Céré. Eglise Sainte Spérie, le 6 août 2015. Dmitri Chostakovitch (1906-1975) : poésies

populaires juives opus 79 (cycle de 11 mélodies); Louis François Marie Aubert (1877-1968) : trois chansons hébraïques; Carlo Taube (1897-1944) : Ein jüdisches kind; Arthur Honegger (1892-1955) : Mimaamaquim; Maurice Ravel (1889-1937) : deux mélodies hébraïques; Léonard Bernstein (1918-1990) : Silhouette; Léon Algazi (1890-1971) : berceuse en yiddish, Ysmah'hatan (chanson de mariage); Viktor Ullmann (1898-1944) : 3 Yiddische lieder, 6 sonnets de Louise Labbé. Valérie Maccarthy, soprano; Sarah Laulan, mezzo soprano; Éric Vignau, ténor ; Manuel Peskine, piano.

Illustration : Dmitri Chostakovitch et Benjamin Britten (DR)

Coffret événement, annonce. Ferenc Fricsay : complete recordings on Deutsche Grammophon. Volume 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon.

Coffret événement, annonce. Ferenc Fricsay : complete recordings on Deutsche Grammophon. Volume 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon. 2014 avait marqué le centenaire de la naissance de Ferenc Fricsay (né à Budapest le 9 août 1914). Deutsche Grammophon avait alors édité un somptueux premier coffret dédié à l'intégrale des œuvres orchestrales. A l'été 2015, paraît le second et (hélas)

dernier coffret... dédié à ses enregistrements lyriques et choraux. La baguette détaillée voire millimétrée du maestro hongrois, à la façon de son cadet Carlos Kleiber (né à Berlin en 1930), étincelle ici de mille feux, tant par son aisance et sa finesse expressive que sa vision architecturée et son souci de cohérence voix/orchestre. On y décèle un même appétit poétique, un même esprit d'équipe et de « troupe » qui fondent le miracle de la direction du chef légendaire dont ses partenaires furent entre autres les sopranos Leonie Rysaneck, Sena Jurinac, Irmgard Siegfried, Maria Stader ou Rita Streich, la mezzo Elisabeth Grümmer, les ténors Waldemar Kmentt, Ernst Haefliger, Wolfgang Windgassen, les barytons Eberhardt Waechter et Dietrich Fischer Dieskau, ... soit les tenants du beau chant germanique alors affirmant une sorte d'âge d'or au lendemain de la guerre, à Berlin, dans les années 1950 et 1960. **Le coffret Deutsche Grammophon** recueille les réalisations les plus profondément poétiques et les plus orchestralement abouties de Fricssay, depuis sa *Fliedermaus* de 1949 (véritable opéra radiophonique dont le sens et l'articulation du texte demeurent exemplaires), les témoignages fragmentaires de *Carmina Burana* (même année : un défi pour cet auteur ayant porté allégeance aux nazis!), ses premiers Bartok (*Le Château de Barbe Bleue* de 1958, chanté alors en allemand ; surtout *cantate profane* de 1951), son *Requiem* de Mozart (1951), sa première version des saisons de



Haydn de 1952 dont il sublime l'ascèse primordiale pour une ferveur sincère immédiate que n'égale pas sa seconde version de 1961)... jusqu'aux derniers accomplissements d'une rare sincérité miroitante : sans omettre le *Fidelio* de 1957 (somptueusement enregistré), sa *Carmen* de 1958, et la somme des Mozart dont le génie opératique aura particulièrement inspiré Ferenc Fricssay : *L'Enlèvement au sérail* de 1954 (mono), *La Flûte enchantée* de 1955 (mono), l'excellent Don

Giovanni de 1958 (stéréo), les étincelantes Noces de Figaro de 1960 (stéréo, avec entre autres tempéraments vocaux irrésistibles le Comte de DFDieskau ou la Susanna d'Irmgard Siegfried...), Idomeneo de 1961 (live mono de Salzbourg), ... le coffret édité par Deutsche Grammophon ne fait pas que compléter le précédent, purement instrumental : il confirme la finesse d'un maestro né narrateur et subtil psychologue, d'une imagination orchestrale aujourd'hui exceptionnellement juste. Le Stabat Mater de Rossini (mono de 1954), les deux Requiem de Verdi (1953 et 1960), Oedipus Rex de 1960 ; ou encore, joyaux d'une collection de purs chefs d'oeuvre, Le Vaisseau Fantôme de Wagner de 1952 s'imposent aussi à l'écoute attentive du mélomane curieux d'explorer plus avant l'esthétique dramatique du chef. Tout indique clairement le génie de Fric say dont la sensibilité orchestrale s'écoule scintillante, ayant sa vie propre, tout en s'accordant idéalement au relief des voix finement caractérisées. Coffret événement édité à l'été 2015. Prochaine critique complète dans le mag cd de classiquenews.

Ferenc Fric say : complete recordings on deutsche Grammophon. Volume 2 : Operas, choral works. 37 cd Deutsche Grammophon

LIRE notre [critique complète du coffret Ferenc Fric say : complete recordings on deutsche Grammophon. Volume 1 : Orchestral works. 45 cd Deutsche Grammophon](#)

**Compte-rendu, concert.
Festival Pablo Casals, Eglise
St Pierre de Prades. Le 2**

août 2015. Lieder de Schubert et Sextuor à cordes N°2 de Johannes Brahms. Charlotte Hellekant, mezzo-soprano. Shanghai Quartett (& invités).

Sous le titre de « Notes croisées », la soixante-quatrième édition du **Festival Pablo Casals** propose, comme à sa bonne habitude, de se faire rencontrer les meilleurs musiciens de chambre du moment, habitués comme nouveaux venus, gloires consacrées comme jeunes artistes en devenir. Mais si la manifestation catalane est essentiellement dédiée à la musique de chambre, la musique vocale n'en est pas moins oubliée, comme le prouve le concert de ce soir, sis dans la magnifique église de Prades, et qui accueille la superbe mezzo suédoise **Charlotte Hellekant** dans un récital consacré aux plus célèbres Lieder de Schubert. Et avouons qu'il est passionnant de les entendre ici, non pas avec un accompagnement au piano – dont l'écriture s'avère pourtant comme une seconde voix répondant à celle du chant -, mais accompagnés par un petit orchestre de chambre (dont le cœur est le **Shanghai Quartett**), et harmonisés avec bonheur par des musiciens aussi différents que Britten, Brahms, Reger ou Webern.



Le talent de la mezzo-soprano suédoise, sa versatilité, sa curiosité artistique, ne sont plus à prouver, puisque cette magnifique artiste est capable – de Monteverdi à Hosokawa – de se plier à tous les styles et à toutes les écritures musicales, si diverses soient-elles. Et force est de constater que l'univers schubertien convient de toute évidence à son tempérament très intériorisé et plutôt tourmenté. Belle, élégante, vêtue d'une très belle robe fleurie, **Charlotte Hellekant** se livre à un étonnant exercice de style et de théâtre, pliant sa voix ductile et lumineuse aux impérieuses exigences du texte et de la musique, faisant participer tout son corps – les mains, les épaules ou le dos – pour aboutir à une interprétation novatrice et totalement fascinante de ces mélodies pourtant célèbres. Elle accomplit le tour de force de passer, le temps d'un lied – souvent plus court qu'un air d'opéra – de la langueur crépusculaire (*Im Abendrot*) à l'humour attristé (*Die Forelle*) , du désespoir amoureux (*Ihr Bild*) à la louange hédoniste et sensuelle (*Du bist Die Ruh*) – avant de culminer vers l'expressionnisme bouleversant et terrible d'un *Erlkönig* d'anthologie.

Le temps d'un entracte pour nous remettre de nos émotions, et ce sont six instrumentistes d'exception – **Hagai Shaham** et **Christian Altenburger** au violon, **Yuval Gotlibovich** et **Diemut**

Poppen à l'Alto et **Arto Noras** et **Frans Helmerson** au violoncelle – qui s'installent devant le somptueux retable évoquant la vie de St Pierre pour une exécution du *Sextuor à cordes n°2 en sol majeur opus 36* de Johannes Brahms. A l'opposé d'une certaine tradition, les six instrumentistes en livre une version plutôt rude et tourmentée : les sonorités sont âpres, et l'ambiance est plus celle du brumeux port de Rotterdam une après-midi d'hiver que celle la rive ensoleillée du Rhin à Coblenze d'un matin printanier. Bref, ce Brahms là – à l'aspect sauvage- ne cherche pas à plaire, et les musiciens n'hésitent pas à rudoyer parfois leur instrument pour en tirer un surplus d'expressivité. **Une soirée placée sous le signe de l'émotion.**

Compte-rendu, concert. Festival Pablo Casals, Eglise St Pierre de Prades. Le 2 août 2015. Lieder de Schubert et Sextuor à cordes N°2 de Johannes Brahms. Charlotte Hellekant, mezzo-soprano. Shanghai Quartett (& invités).